

JOURNÉE D'ÉTUDE DELIGNY

Événement organisé par Manola Antonioli, Nadja Monnet et Caroline Rozenholc

mardi 28 septembre 2021

31 boulevard d'Athènes
13001 Marseille
salle Cézanne

9h30 Introduction
Caroline Rozenholc-Escobar
ENSA Paris-Val de Seine, UMR 7218 LAVUE

10h00-12h30 Monsieur Deligny, vagabond efficace
Projection-débat autour du film
avec le réalisateur Richard Copans

12h30-14h Déjeuner

14h00-14h45 Deligny: arpenter la campagne avec soin
Anne Querrien, sociologue

14h45-15h00 Discussion

15h00-16h30 Présence proche, abstinence éducative de Fernand Deligny
Joëlle Libois et Françoise Tschopp
Haute Ecole de Travail Social de Genève

16h30-17h30 Discussion et débat avec le public

17h30-18h00 Conclusion de la journée et perspectives
Manola Antonioli
ENSA Paris-La Villette, UMR 7218 LAVUE

source : Ligne d'erre de Benoît dit «Binou» in *Cartes et lignes d'erre - Traces du réseau de Fernand Deligny 1969-1979*, Paris, Ed. L'Arachnée, 2013, p.141



Université
Paris Nanterre



architecture
ensa•m
marseille



Fernand Deligny : des lignes de vie aux lignes architecturales

Anne Querrien

Fernand Deligny, (1913-1996), instituteur spécialisé dans l'éducation des enfants inadaptés, est surtout connu de nos jours pour avoir démontré que de jeunes autistes, n'ayant pas accès au langage, vivant en présence proche d'adultes bienveillants, se déplaçaient, au sein de l'espace coutumier commun, selon des lignes d'erre qui n'avaient rien de fonctionnel, qui étaient comme un jaillissement de subjectivité constatable sur le système de cartes mis au point dans le groupe d'adultes¹. Cette découverte intervient vers la fin de la vie de Fernand Deligny. L'hypothèse que je voudrais défendre ici, c'est que la pensée en lignes a toujours caractérisé la vie de Deligny, avant de trouver son accomplissement dans le concept de lignes d'erre. La permanence d'une ligne de pure virtualité, et son expression en situations pragmatiques peut-elle se transférer dans le travail architectural ?

Les lignes de Deligny

Fernand Deligny a commencé à fréquenter les « enfants inadaptés » alors qu'il faisait des études de psychologie à l'université de Lille. Un jeune interne de l'hôpital psychiatrique d'Armentières, à côté de Lille, a invité ses collègues à venir le voir sur son lieu de travail. Il y est allé et a commencé à rencontrer les jeunes enfermés dans le pavillon 3², mélange de jeunes délinquants et de jeunes à problèmes psychiatriques, mélange d'exclus de la société. Il est assez discret sur ce qu'il faisait avec eux : parler sans doute, mais aussi jouer au football, et peut-être dépasser les murs de l'institution. À la fin de son service militaire en 1936, il devient officiellement instituteur suppléant, dans un premier temps en région parisienne dans l'école de la rue de la Brèche aux Loups puis à Nogent-sur-Marne. Il est mobilisé en 1940 puis suit la formation d'instituteur spécialisé dans l'éducation des enfants inadaptés, ce qui lui permet de revenir en 1943 à Armentières, dans le poste d'instituteur cette fois-ci et non en tant que bénévole.

1 Sandra Alvarez de Toledo, *Cartes et lignes d'erre, traces du réseau de Fernand Deligny, 1969-1979*, Paris, Éditions de l'Arachnéen, 2013.

2 Fernand Deligny, *Œuvres*, éditées par Sandra Alvarez de Toledo, Paris, Éditions de l'Arachnéen, 2017.

Comment se faire une ligne de conduite dans un milieu peuplé de jeunes dont les lignes de vie divergent tellement ? Les jeunes rassemblés à Armentières ne forment un groupe que par la vertu de l'enfermement. Ils guettent tous les moyens de tirer profit des « circonstances » pour s'en sortir. L'éducateur observe avec amusement leurs tentatives et constate à quel point elles sont propres à l'histoire de chacun, elles prolongent la ligne suivie par leur vie jusque-là. Il ajuste ses propos à la diversité des leurs, aux situations spécifiques qu'ils créent, au lieu de leur tenir un discours moralisant, unifiant et finalement impuissant. Le petit livre *Graine de crapule* fourmille de notations utiles pour l'éducateur qui en voulant faire de son mieux risque de se fourvoyer. Il est illustré de dessins de l'auteur, au trait, croquis des silhouettes de ces jeunes qui ne sont pas seulement des « graines de crapule », mais aussi des « graines d'homme ». Qu'est-ce qu'un homme, lorsque, par décision politique, décision révolutionnaire, on décide que « l'homme » doit incorporer tous les possibles qui sont d'habitude rejetés, enfermés dans les foyers, les hôpitaux psychiatriques et les prisons ? Qu'est-ce qu'un homme dans la diversité des circonstances qui rendent les hommes si différents, alors qu'ils sont fondamentalement égaux dans toutes les situations ? Qu'est-ce que l'humain ? Ce problème traverse toute la vie de Deligny, soutient toutes les tentatives qu'il a menées avec des enfants de plus en plus éloignés de ce qui caractérise l'humain d'habitude : le langage. C'est sa ligne de virtualité.

Fernand Deligny a adhéré au Parti communiste en 1933 au moment où il a commencé ses études à l'université. Il s'agissait, dit-il, de faire un contrepois par rapport au milieu relativement favorisé de ses camarades d'études. Pupille de la nation parce que son père avait été tué à la guerre en 1917, il rapportait sa pension à la maison comme un ouvrier son salaire, et se sentait proche de la classe ouvrière, bien que son père ait été officier. En 1933, il s'agissait aussi de lutter contre la montée du nazisme en Allemagne, fortement ressentie dans la France du Nord du fait de l'arrivée de réfugiés, juifs et/ou anciens militants des partis de gauche. Il s'agissait peut-être également de pouvoir s'appuyer sur une organisation dont la ligne implique que l'homme à construire intègre les catégories exclues et pauvres de la société. Cependant, s'il a bénéficié de l'aide des mouvements de jeunesse communistes au début de son parcours, il n'a jamais cherché à faire carrière dans le parti communiste, ni à y devenir un penseur officiel des questions d'éducation. Sa recherche était à la fois plus concrète – trouver des familles pour héberger les jeunes en errance, trouver des ateliers où ils

puissent se former – et plus fondamentale, totalement étrangère aux pratiques dogmatiques de ce parti devenu stalinien et à son « réalisme socialiste ».

Comme dans l'école avec les techniques Freinet, la transformation progressive de la manière de traiter les jeunes psychiatisés à Armentières en 1943, s'est faite pas à pas. Cela impliquait d'avoir une orientation à la fois inventée au fur et à mesure, et stable dans sa visée, d'avoir une ligne virtuelle, aussi indéterminée soit-elle. Le petit livre *Graine de crapule* rend bien compte de la prise en main progressive de nombreuses situations dans lesquelles les éducateurs se trouvent désemparés. Deligny montre que l'éducateur ne doit pas adopter une position morale, autoritaire ou suppliante, sous peine d'échec. Il faut jouer avec les conduites habituelles des enfants pour développer un milieu de relative liberté. Il faut aussi pouvoir s'appuyer sur le personnel, qui dans le cas de l'hôpital psychiatrique d'Armentières comptait de nombreux licenciés des industries textiles, anciens membres de syndicats, aguerris à la solidarité. La capacité de Deligny de fabriquer ainsi un milieu ouvert, où on jouait beaucoup, où on sortait éventuellement, a attiré l'attention ; il a été appelé très vite à d'autres responsabilités. Partout il s'est bagarré contre les institutions traditionnelles de l'enfance inadaptée qui s'acharnent à barrer les lignes de vie des jeunes dont elles ont la charge, sous prétexte de les « redresser ».

En 1945 il est nommé responsable du COT, Centre d'orientation et de triage de Lille, auquel sont amenés les jeunes arrêtés par la police avant de passer en jugement. Il y a à l'époque beaucoup de jeunes errants, suite à la guerre, qui se nourrissent comme ils peuvent. Il ne cherche pas à réformer ces jeunes voleurs, ou violents, mais à les faire participer à des activités de plein air, ou à des ateliers avec des éducateurs anciens ouvriers, et il les fait recevoir dans des familles d'accueil grâce à son réseau de relations dans le mouvement communiste. Il est soutenu par le pédagogue Henri Wallon et le psychiatre Louis Le Guillant, tous deux communistes. Ses méthodes sont appréciées et le font nommer à la direction de l'École d'éducateurs de Montesson dès la mi-1946. Mais un seul de ses élèves est d'origine ouvrière. Il préfère reprendre son activité d'organisation de milieux accueillants pour les jeunes en errance et en difficulté avec la police. C'est ainsi qu'il fonde en 1947, en relation avec les mouvements de jeunesse issus de la résistance, notamment communiste, La Grande cordée, qui reprend à l'échelle nationale le travail du COT. Dans le film *Monsieur Deligny, vagabond efficace* (2020) le cinéaste Richard Copans trace avec des bouts de laine les lignes

suivies par les jeunes pour se rendre dans leurs milieux d'accueil, cherchés dans tous les coins de France connus pour des faits de résistance. La Grande cordée fonctionne au début à partir d'un bureau du théâtre de l'atelier, où sont accueillis les jeunes et organisés les liens avec les points de chute possibles, puis elle est reconnue en 1947 par les services sociaux de la ville de Paris. Son conseil d'administration réunit alors les personnes les plus innovantes du domaine autour de Henri Wallon et Louis Le Guillant, ainsi que les principaux mouvements de jeunesse de gauche. Elle réussit à faire accueillir les jeunes délinquants dans des familles d'accueil et dans les auberges de jeunesse où se trouvaient aussi des jeunes réfugiés d'Europe de l'Est, comme en témoigne Emile Copferman qui préface le livre *Les vagabonds efficaces*, paru aux éditions Maspéro³. Mais peu à peu l'urgence ressentie après la Libération disparaît, et en 1955 Deligny perd ses financements et ses compagnons, après avoir perdu le soutien actif du parti communiste.

Pendant cette période d'activité intense, Deligny poursuit la ligne d'écriture qui jalonne toute son action, et la reflète pour les éducateurs, philosophes, psychologues intéressés. À la différence d'un journal qui resterait secret, et constituerait ce miroir pour lui-même, il publie. L'ouvrage *Les vagabonds efficaces* accompagne l'activité d'organisation menée dans le cadre du COT, puis de la Grande cordée. Pouvoir s'appuyer comme il l'a déjà fait dans un quartier de Lille à la fin de la guerre sur des éducateurs non-professionnels, issus du même milieu prolétaire que les enfants, ou pratiquant aussi l'errance grâce au réseau des auberges de jeunesse, change les circonstances de l'observation des enfants et de la vie quotidienne avec eux. Ce ne sont plus les manquements aux normes de la vie collective qui frappent, comme dans l'institution fermée qui renvoie toujours les enfants à leur passé. L'attention des éducateurs non-professionnels relève ce qui se passe dans l'ici et maintenant, ce qui va être pertinent pour l'orientation vers les familles et les artisans candidats à l'accueil, et trace un premier pas dans le devenir des jeunes accueillis au centre. On peut donc sortir de la morne répétition qui caractérise l'institution fermée, et caresser le projet d'une insertion dans la vie ordinaire. Encore que Deligny estime qu'il ne faut pas s'emballer. Il ne s'agit pas de redresser les enfants délinquants comme le prétendent les animateurs des institutions étatiques ou charitables. Il faut démontrer par le geste la possibilité de vivre avec les jeunes, sans pour

³ Fernand Deligny, *Les vagabonds efficaces et autres récits*, préface Emile Copferman, Paris, François Maspéro, 1976.

autant fonder de communauté au long cours. Les tentatives de Fernand Deligny ont toujours été éphémères.

À partir des années 1950 et du retrait des forces qui le poussaient à l'action, il concentre son attention sur ce qui le taraude vraiment : les enfants mutiques, dits autistes, l'homme hors langage, dit non-humain par toutes les théories en place, y compris la psychanalyse. Pour tout le monde, le propre de l'homme c'est de parler ; le moyen du soin c'est de parler. Or les jeunes autistes fuient quand on s'adresse à eux, comme si le langage leur faisait mal. Deligny poursuit sa recherche dans plusieurs lieux successifs, plutôt dans le midi de la France, à l'écart des lieux fortement urbanisés, où il sent que la présence de ces jeunes est insupportable. Il est accompagné de quelques amis et de quelques jeunes autistes. Il essaie un nouveau moyen de communication : la caméra. Il n'a pas assez d'argent pour acheter de la pellicule, et faire un film. Mais il utilise la caméra comme outil de cadrage, et constate que les jeunes ont du plaisir à découper dans le paysage et dans le groupe leurs propres visions. Finalement il réalise les *rushs* d'un film dans lesquels se déplace dans la campagne un jeune autiste, Yves, *rushs* qui, une fois montés quelques années plus tard par Jean Pierre Daniel et Josée Manenti, deviendront *Le moindre geste*⁴, film présenté hors compétition en 1971 au Festival de Cannes. Un témoignage de plus de l'aller et retour permanent de Deligny entre la vie reculée avec les autistes et la pointe avancée de la vie culturelle. Sa correspondance témoigne également de ce va et vient : contacté par François Truffaut pour la mise au point du scénario des *Quatre cents coups*, il reste en relation permanente avec lui. Il interroge aussi Louis Althusser sur sa nouvelle lecture du marxisme. Sa ligne de recherche propre ordonne tout cet ensemble, et s'inscrit texte après texte dans ses publications. Sa correspondance vient d'être publiée aux éditions de l'Arachnéen⁵.

Au début des années 1960, à court d'argent, il trouve refuge à la clinique de La Borde à Cour Cheverny, qui applique à la psychiatrie d'adultes des principes proches des siens : ouverture, égalité entre les traitants et les traités, suivi de la ligne singulière de chacun. Il y reprend le militantisme avec le parti communiste, contre la guerre des États Unis au Vietnam. Il participe avec Félix Guattari à la fondation de la revue *Recherches*⁶ et de la Fédération des groupes

4 *Le cinéma de Fernand Deligny*, Paris, Éditions Montparnasse.

5 Fernand Deligny, *Correspondance des Cévennes*, 1968-1996, Paris, Éditions de l'Arachnéen, 2018.

6 Revue *Recherches*, 1967-1980, Paris, Éditions Recherches..

d'études et de recherches institutionnelles. Il s'occupe avec des patients de faire tourner la ronéo de la clinique. Et il leur propose de chercher des emplois et des logements dans la ville de Blois toute proche, de sortir de l'institution pour de vrai, et non pour quelques heures de courses de temps en temps. Il est contacté en 1967 à La Borde par la mère d'un garçon de 12 ans, complètement mutique, qui gît attaché dans une institution psychiatrique, qui ne fait que tourner sur lui-même en aboyant quand on le détache. Impossible de l'intégrer dans un lieu comme La Borde où patients et soignants passent leurs vies dans des groupes de parole. Deligny part avec Janmari à Gourgas, une propriété achetée par Félix Guattari dans les Cévennes pour faire un nouveau genre d'auberge de jeunesse. Très rapidement la fréquentation de Gourgas par les gauchistes de l'époque rend le lieu invivable pour Deligny et Janmari.

Deligny trouve quelques kilomètres plus loin une maison disponible à Graniers en Monoblet, où il va pouvoir s'établir avec Janmari pour créer le territoire d'une nouvelle tentative. Rien ne gêne Deligny dans le comportement de Janmari, mais ce n'est pas le cas d'un jeune dessinateur industriel venu de la région parisienne le rejoindre dans la débâcle post-1968. Ce ne sont évidemment pas les injonctions morales ou paternalistes qui pourraient y changer grand-chose. Deligny lui propose de cartographier les mouvements de Janmari sur leur « aire de séjour », pour se donner un moyen de le supporter ; quand Janmari tourne sur lui-même, il fera un rond sur la carte. Autant que possible il fera une carte par jour. Petit à petit un code se met en place pour représenter le territoire sur lequel évolue Janmari ; Deligny en occupe un des foyers et Jean Lin et sa compagne un autre. Il y a une troisième « présence proche », adulte, vivant dans la communauté. Les activités sont limitées ou du moins les documents en notre possession ne font état que de repas, vaisselle, lessive, toutes les activités de base d'un campement sans aucun confort, sans aucun coût.

Le temps dans les lignes

Sur les cartes successives Jean Lin a disposé ce que Deligny appelle « le coutumier », l'ensemble des objets et des éléments présents sur l'aire de séjour, et quasi immuables⁷, tant ces enfants mutiques ont besoin de cette immuabilité pour pouvoir esquisser leur propre mouvement. Tous les jours les enfants présents dans l'aire de séjour se retrouvent pour les

⁷ Revue *Recherches*, « Cahiers de l'immuable », 1, 2, 3, 1975-1976, Paris, Éditions Recherches.

repas, pour la vaisselle, et semblent suivre toujours les mêmes parcours, relativement fonctionnels, qui relient les différents espaces de leur lieu de vie. Pourtant, en superposant les cartes Deligny aperçoit des tracés qui ne rendent pas compte de ces trajets fonctionnels, qui semblent en plus. Ces signes sont souvent timides dans le cas des enfants qui viennent sur les aires de séjour pour de courtes périodes. Mais les cartes relatives à Janmari sont autrement éloquentes. Sur l'une d'elles Deligny constate que Janmari a fait un trajet relativement long pour venir le voir alors que ce n'était pas du tout prévu. Sur d'autres cartes on s'aperçoit que Janmari qui a l'habitude de disparaître de la vue des adultes pendant de longues périodes de la journée reste en fait à l'intérieur d'une sorte d'ellipse dont les habitats des adultes seraient les foyers. Les cartes révèlent dans le cas de Janmari, comme de façon moins intense dans celui des autres enfants, que ces êtres dits indifférents aux autres, sont en fait tout à fait attentifs à ceux avec lesquels ils sont amenés à coexister.

Dans l'immuabilité des choses sur l'aire de séjour, le moindre mouvement fait signe, un signe appelé à durer, devenu imperceptible peut-être mais néanmoins présent. C'est ainsi que les lignes d'erre d'enfants différents peuvent se rencontrer virtuellement, en passant sur le même point à plusieurs jours d'intervalle. Ces points singuliers, qui n'ont a priori rien de particulier, deviennent remarquables pour le réseau ; Deligny les appelle « chevêtres » comme s'ils soutenaient l'espace de l'aire de séjour par d'autres moyens que les gestes de la vie quotidienne, du coutumier. Il est important de souligner que la rencontre en ces points n'a pas réellement lieu, elle est différée dans le temps, elle est virtualisée. Dans le réseau qui accumule les traces des trajectoires des jeunes autistes grâce aux cartes, le lieu du chevêtre devient considéré comme un attracteur dont il va falloir essayer de comprendre les propriétés dans la topologie du réseau.

Les enfants se balancent beaucoup sur eux-mêmes lorsqu'ils sont invités à participer à une nouvelle activité. Ce balancement est noté sur les cartes par un graphisme en forme de petites vagues. On retrouve ces petites vagues à proximité des lieux où se tiennent les adultes, de manière relativement régulière. Il n'y a que Janmari qui ait l'habitude de tourner sur lui-même en hurlant, ce qui a le don d'apeurer les adultes, tant la limite de l'humanité semble atteinte. Les autres opposent plutôt leur lenteur aux injonctions de passer à table, de faire la vaisselle, ou d'aller dans les bois voisins. Les cartes semblent parcourues d'un même pas ; elles ne différencient pas les vitesses et les lenteurs mises à parcourir l'espace représenté, et qui lui

donnent sa consistance vécue. Un moment Deligny a eu la tentation d'inventer un genre de langage de base à partir des gestes des enfants, comme si ces vagues et ces ronds étaient les premiers signes de leur alphabet. Il s'était même amusé à graver, sur de petites plaques d'argile, des vagues et des ronds, plus ou moins répétés. Il était en train de jouer avec ces plaques quand il a été appelé au téléphone. Il s'est levé brusquement et a tout fait tomber par terre. Quand il est revenu un long moment après, les petites plaques d'argile avaient été rangées et classées en fonction des dessins et de leurs nombres. Janmari était passé par là. Mais pourquoi vouloir lui imposer le langage ?

Janmari a dessiné des cercles mal fermés, pendant des pages et des pages, que les éditions de l'Arachnéen ont publiées sous le titre *Le journal de Janmari*⁸. On est tenté de faire le parallèle entre ces ronds imparfaits et son mouvement de rotation sur lui-même. On est aussi tenté d'établir une similitude entre les mouvements du corps tels qu'observés par les présences proches, et les mouvements dessinés sur les cartes, quoique le balancement sur soi-même ait peu à voir avec les petites vagues apparaissant sur les cartes. Les vagues sont venues de la manière de Janmari de se balancer lui aussi, et de le faire tout particulièrement quand il sentait de l'eau couler de manière proche sous la terre. Janmari s'est avéré sourcier. Comme dans les chevêtres où semble se garder une mémoire imperceptible des passages des uns et des autres, l'eau qui coule envoie à Janmari des signes imperceptibles d'une présence amie qui l'attire. À quelqu'un qui lui disait qu'il devrait se faire inviter à l'Elysée pour plaider la cause des enfants autistes, Deligny a répondu : « surtout pas, il ouvrirait tous les robinets ! »

Les cartes sont des tracés de signes qui ne prennent sens que dans une perspective temporelle : comparaison des tracés d'un même enfant à des dates successives, comparaison de tous les tracés au même moment et de leurs décalages. En traçant ces cartes et en les comparant, on génère un espace-temps dans lequel s'architecture de façon progressive la tentative, qui ne peut surtout pas se lire à plat, qui ne peut pas se lire séparément de toute la ligne de vie mise en œuvre par Deligny dans son souci d'accueillir les enfants débiles, délinquants, psychotiques sans les enfermer, et même en en faisant les éclaireurs d'un monde nouveau, tout en les gardant arrimés à celui-ci.

L'orné : des lignes de Deligny aux lignes architecturales

⁸ *Journal de Janmari*, Paris, Éditions de l'Arachnéen, 2013.

Les lignes d'erre sur lesquelles se déplacent les enfants autistes, en plus des lignes fonctionnelles inhérentes aux fonctions de la vie quotidienne, sont l'expression de leur humanité. Ce qu'a découvert Deligny auprès d'eux c'est que l'humain commence avec le non fonctionnel, avec ce qu'il appelle « l'orné ». Soit les grottes habitées par les hommes préhistoriques ; elles ne se distinguent de celles habitées par les loups et par d'autres animaux, que par les peintures rupestres qui les ornent. L'architecte est porteur de ce souci d'orner l'espace, de faire plus que le rendre fonctionnel. Il y a chez l'architecte une interrogation fondamentale proche de celle de Deligny : qu'est-ce que l'homme ? Quel espace puis-je lui offrir pour s'engager avec moi sur la voie de plus d'humanité ? Une telle ligne sous-tend la collection des expériences qui se heurtent toutes au mauvais vouloir de l'administration, aux forces d'anti-production. Mais dans chaque expérience la ligne générale s'incarne et trouve les éléments d'un territoire à instaurer, d'une pratique à développer.

L'architecte était censé savoir dessiner et avoir appris à synthétiser par le dessin l'ensemble des contraintes et des désirs entre lesquels émergeait un bâtiment, qu'il soit le palais d'un roi ou la maison d'une retraitée. Dans cette vision l'architecte était un médiateur entre la commande, les règles administratives et les dispositifs constructifs disponibles. Sa propre vision commençait à se dissimuler derrière un champ de forces impliquant le projet non seulement dans ses grandes lignes mais dans ses détails. L'avènement du numérique a encore renforcé la tendance à la disparition de la vision, au profit d'une synthèse fabriquée par des algorithmes de plus en plus précis. Il y aurait un projet et un seul qui sortirait de ces calculs. C'est bien d'un tel postulat qu'est porteur le contrôle par l'administration, et paradoxalement certains cours de théorie de l'architecture⁹.

Pourtant les architectures à la mode sont encore porteuses de questions fondamentales posées à l'architecture, et en appellent d'ailleurs à ces nouvelles technologies pour produire des formes inouïes : mise en scène du chaos, rencontre de l'avion qui vole et du monument qui sort de terre. L'architecture ne fait pas qu'inventer une succession de prouesses techniques, où elle a pour fonction de représenter la puissance de ses commanditaires, État ou grandes entreprises, au prix d'une technicité croissante et d'un abandon de son rôle philosophique. La

⁹ Farouq El Bouhali et Martin Gatto, *De la forme à l'usage*, Paris, École nationale supérieure d'architecture de Paris Malaquais, 2018.

ligne architecturale de la société s'épuise dans la concurrence entre des paradigmes technico-formels impraticables par la construction ordinaire qui se renferme dans la reproduction du passé. Les questions fondamentales de l'architecture restent posées : qu'est-ce que l'humain ? Quel sont ses liens avec le ciel, avec la terre ? Quels sont ses liens avec tous les autres vivants ? Quelles alliances nouent-il avec les minéraux ? Avec l'eau ? Le *phylum* machinique¹⁰ propose à chaque génération de nouvelles solutions sans pour autant épuiser les questions. La ligne virtuelle de l'architecture continue.

Malheureusement dans la pratique architecturale quotidienne, que ce soit le vieux « crobard » de l'architecte synthétiseur, ou la forme striée produite par l'ordinateur, il s'agit toujours d'un parti global, spectaculaire, tout d'une pièce qui n'est pas capable de faire varier en son sein autre chose que les trajets fonctionnels, la partie répétitive de la vie qui animera le bâtiment. Les recherches sur les usages restent également fonctionnelles, quasiment inutiles, tant toutes ces choses sont convenues. Il n'y a plus qu'à attendre l'arrivée des usagers pour déranger le projet architectural par leurs incongruités. La participation – s'il lui était laissé de l'espace et du temps – pourrait peut-être dérouler dans ces espaces normés de nouvelles questions ; elle est tellement organisée de manière à acquiescer plutôt qu'à déranger, qu'il reste beaucoup à faire de ce côté-là.

Cependant l'exemple de Deligny montre que pour résister aux injonctions qui se mettent en travers de ses projets, et trouver la force de recommencer toujours de nouvelles tentatives, il faut s'appuyer sur une force extérieure au projet, qui les traverse tous, et qui donne à la vie de l'architecte comme de l'éducateur, un foyer virtuel auquel se référer. Ce que ne comprennent pas les professeurs de théorie de l'architecture, qui racontent que l'ordinateur est plus à même que l'architecte de tracer les lignes constitutives du bâtiment qui découlent de l'ensemble des contraintes qui pèsent sur lui, c'est que le possible, que sait parfaitement balayer l'ordinateur, ne se confond pas avec le virtuel que vise le désir de l'architecte.

Évacuer le virtuel et le confondre avec le possible, c'est supprimer la dimension humaine de son épure, supprimer la dimension irréductible du désir. Sans désir le travail architectural, comme n'importe quel travail, est assujetti à la commande et à la technologie disponible pour le réaliser. Rendre sensible la dimension irréductible du désir est le travail qu'on fait en

10 Cf. Félix Guattari, *Cartographies schizoanalytiques*, Paris, Galilée, 1989 ; *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992.

psychanalyse. Ouvrir au désir de faire de l'architecture des formes d'expression possibles dans le cadre de la formation en école ne suffit pas pour forger la force intime qui va guider une carrière. Il y aurait à inventer des espaces de formation multigénérationnels et multidisciplinaires qui redonneraient à l'acte de bâtir sa dimension virtuelle, une dimension qui transcende les différentes étapes technologiques de la grotte peinte d'avant-hier aux logiciels sophistiqués d'aujourd'hui.

S'agit-il de penser *entre* les lignes ? Je dirai plutôt *sur* les lignes, en suivant d'une part la grande ligne désirante transversale qui s'enroule dans toutes les technologies et les situations qu'elle rencontre pour produire de nouvelles tentatives, pour approcher le désir inconscient qui la meut. *Sur* les lignes aussi de chaque chantier, de chaque expérience concrète, qui désignent leurs points d'intersection, leurs zones de rebonds, leurs interférences, et ce que certains architectes appellent « les chameaux », les points sur lesquels les lignes toutes faites se brisent, ne passent pas. Il s'agirait de se transporter collectivement, avec des groupes hétérogènes, comportant des vieillards et des enfants, des surdiplômés et des non diplômés, mais tous volontaires, sur les lignes imaginaires d'un parcours répété dans les espaces nouvellement construits, nouvellement découverts, nouvellement interrogés, ou simplement nouvellement tracés. Être capable de les expliquer, d'évoquer les questions qu'ils soulèvent. Les lignes comme des tracés funambules où l'on se tient *entre* et *sur* les choses pour les aborder dans un équilibre précaire, à consolider par les autres.

Texte initialement publié dans :

Manola Antonioli et Florian Bulou Fezard, *Entre les lignes*, Mimesis, 2021, pp. 43-56.